

## LA POÉSIE

### « Rimbaud, poète maudit »

#### QUESTIONS

- 1) A travers ces textes, repérez deux thèmes qui reviennent fréquemment dans la poésie de Rimbaud. Quels aspects de son histoire peuvent les expliquer ?
- 2) Quel portrait de leur auteur esquissent ces textes ? (ambitions et obsessions, place parmi les hommes, image de soi)
- 3) Quels types de sentiments animent le plus souvent le poète ? Repérez trois techniques d'écriture par lesquelles ils s'expriment.

#### Poésies de 1870

##### « Ma Bohême »

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevés ;  
Mon paletot aussi devenait idéal<sup>1</sup>,  
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal<sup>2</sup> ;  
Oh ! là ! là que d'amours splendides j'ai rêvées !.

Mon unique culotte avait un large trou.

- Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse<sup>3</sup>.  
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

1. presque inexistant. 2. Chevalier qui se soumet à son suzerain, au Moyen Age. 3. Transformation de l'expression « dormir à la belle étoile ».

##### « Une saison en enfer » 1873

###### Ouverture

Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin  
où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. - Et je  
l'ai trouvée amère. - Et je l'ai injuriée.

Je me suis armé contre la justice.

Je me suis enfui. Ô sorcières, ô misère, ô haine,  
c'est à vous que mon trésor a été confié !

Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute  
l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai  
fait le bond sourd de la bête féroce.

J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre  
la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour  
m'étouffer avec le sable, avec le sang. Le malheur a été  
mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis  
séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie.

Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot.

#### Nuit de l'enfer

J'ai avalé une fameuse gorgée de poison. – Trois  
fois béni soit le conseil qui m'est arrivé ! – Les entrailles  
me brûlent. La violence du venin tord mes membres, me  
rend difforme, me terrasse. Je meurs de soif, j'étouffe, je  
ne puis crier. C'est l'enfer, l'éternelle peine ! Voyez  
comme le feu se relève ! Je brûle comme il faut. Va,  
démon ! (...)

Tais-toi, mais tais-toi !... C'est la honte, le  
reproche, ici : Satan qui dit que le feu est ignoble, que  
ma colère est affreusement sottise. – Assez !... Des erreurs  
qu'on me souffle, magies, parfums faux, marques  
puérides. – Et dire que je tiens la vérité, que je vois la  
justice : j'ai un jugement sain et arrêté, je suis prêt pour  
la perfection... Orgueil. – La peau de ma tête se  
dessèche. Pitié ! Seigneur, j'ai peur. J'ai soif, si soif !  
Ah ! L'enfance, l'herbe, la pluie, le lac sur les pierres, *le  
clair de lune quand le clocher sonnait douze*... le diable  
est au clocher, à cette heure. Marie ! Sainte-Vierge !... –  
Horreur de ma bêtise.

Là-bas, ce ne sont pas des âmes honnêtes, qui me  
veulent du bien... Venez... J'ai un oreiller sur la bouche,  
elles ne m'entendent pas, ce sont des fantômes. Puis,  
jamais personne ne pense à autrui. Qu'on n'approche  
pas. Je sens le roussi, c'est certain.

Les hallucinations sont innombrables. C'est bien ce  
que j'ai toujours eu : plus de foi en l'histoire, l'oubli des  
principes. Je m'en tairai : poètes et visionnaires seraient  
jaloux. Je suis mille fois le plus riche, soyons avare  
comme la mer. Ah ça ! l'horloge de la vie s'est arrêtée  
tout à l'heure. Je ne suis plus au monde.

#### Illuminations, 1873-75

##### « Enfance »

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, - comme  
les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches  
et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois  
nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois  
longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie  
à la haute mer, le petit valet, suivant l'allée dont le front  
touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de  
genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources  
sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en  
avançant.

## Illuminations, 1873-75

### « Aube »

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall<sup>1</sup> blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

---

<sup>1</sup> Wasserfall : chute d'eau

## Illuminations, 1873-75

### « Barbare »

Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays,

Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)

Remis des vieilles fanfares d'héroïsme – qui nous attaquent encore le cœur et la tête – loin des anciens assassins –

Oh ! Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)

Douceurs !

Les brasiers, pleuvant aux rafales de givre, –  
Douceurs ! – les feux à la pluie du vent de diamants jetée par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous.  
– O monde ! –

(Loin des vieilles retraites et des vieilles flammes, qu'on entend, qu'on sent,)

Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.

O Douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, – ô douceurs ! – et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques.

Le pavillon...